

L'Abbé Joachim Guillôme

Recteur de Kergrist

(1797-1857)

par l'Abbé P. LE GOFF

I. — NOTICE BIOGRAPHIQUE.

En 1784, François Guillôme, recteur de Cléguérec, fut nommé recteur de l'importante paroisse de Malguénac-Stival. Dom François était originaire de Plumélau, né le 10 mars 1730 au village de Saint-Thomas. Il avait un frère du nom de Méliau, marié à Alanette Hervio de Kergristien et père de dix enfants dont deux nous intéressent particulièrement, à savoir : Vincent, né en 1763, père de notre poète et Julien, qui fut son précepteur.

Vincent vint à Malguénac, attiré sans doute par son oncle, et s'y établit en épousant Marie Guilloux qui habitait semble-t-il au Reveldo. Peu après le mariage, en 1792, le jeune ménage vint tenir la ferme de Bouarh, sur la route de Malguénac à Stival. Cette ferme appartenait à M. le comte de Boisgelin, seigneur de Lesturgant et autres lieux, domicilié à Paris, faubourg de Saint-Germain, et gérant ses propriétés par les mains d'un intendant. C'était une très modeste ferme, louée au prix de 54 livres, plus 4 minots de grain par journal de terre cultivée. A noter la charge d'entretenir un rucher au profit du seigneur, moyennant récompense. La maison d'habitation manquait d'air et de lumière ; et il est certain que les réparations et constructions faites depuis par MM. Laudren, marquent un beau progrès dans le sens du confortable.

La famille de Vincent fut aussi nombreuse que celle de son frère. Sur dix enfants, sept seulement ont vécu, Voici leurs noms :

- 1° Françoise, épouse Jégourel ;
- 2° François, mort au Moustoir, représenté aujourd'hui par M. Rault, son petit-fils ;
- 3° Jeanne, épouse Doudo, mère de l'ancien recteur de Bastang ;
- 4° Joachim, le futur recteur de Kergrist, né le 11 ventose, an 5, soit le 1^{er} mars 1797 ;
- 5° Vincent, mort au Guily ;
- 6° Julien, mort à Cherbourg ;
- 7° Marie, épouse Hémonic. Cet Hémonic succéda à son beau-frère dans la ferme de Bouarh en 1859, et y fut remplacé lui-même par son fils. Il existe encore aujourd'hui à Locrio en Guern, un Hémonic qui est né à Bouarh.

Pour le dire en passant, le mot *Bouarh* est une corruption du nom primitif : depuis 1779 jusque vers 1850, les baux de ferme et les registres portent *Botmar* ou *Botmarh*, ce qui pourrait signifier *le bocage au cheval*.

Autour de ce pauvre hameau, placé sur une hauteur, quelle

richesse de poésie ! Voici le bois de Lesturgant où l'on allait rechercher des essaims perdus. Le bois a disparu : mais il y a toujours la fraîche vallée où chante le ruisseau de Stival et où fréquentent les rossignols.

Mez boursèt ur voeh ! dousèt ur mèlodi !

De l'autre côté, à l'est, une vue qui atteint dix lieues sur un demi cercle de pays aux cultures variées. Tout près, presque sous les pieds, on aperçoit les hameaux dont les noms prendront place dans les *Géorgiques* :

*Mab er Hag a Guelhueru e zou bet é gueleu
Hag é leh un ered pé taul chanj hur boa deu ;
Mez mèitour er Gili zou mallet d'en derhian,
Er vestrez a Borthol e zou chomet goal glan.*

C'est dans ce cadre que le jeune Joachim passa ses premières années ; il reçut de ce contact avec la nature des impressions qu'il aimait plus tard à faire revivre en parlant de son heureuse enfance. De huit à onze ans, il garda sur la lande le troupeau de son père. Puis le désir lui vint d'être prêtre comme ses oncles. Dom François ne vivait plus : incarcéré plusieurs fois pendant la Révolution, il était revenu mourir dans son Malguénac diminué (1806). Mais, à Kergristien, trois de ses oncles propres étaient entrés dans les ordres. L'un d'eux, Julien, venait d'être nommé recteur de Melrand. Joachim quitta ses moutons et se rendit auprès de lui.

C'était un homme peu ordinaire que ce Julien Guillôme. Né le 4 février 1773, il avait fait des études et venait de les terminer au moment où éclata la Révolution. En 1793 il fut d'emblée du côté de l'insurrection. En 1795, dans un moment critique où l'ordre et la discipline avaient disparu parmi l'armée chouanne, il fut chargé par Guillemot de réorganiser les régions de Melrand, Pluméliau, Rumengol, Locminé, Naizin, Noyal. (Voir les *Lettres à mes neveux*). Il n'était connu que sous le nom d'*Alexandre Bras*, le Grand Alexandre, double allusion aux qualités militaires du roi de Macédoine et à la haute taille de Alexandre moderne. En 1799, il joua le premier rôle dans la prise de Locminé : disons tout de suite qu'il traita toujours les prisonniers avec bienveillance et désapprouva les terribles représailles de Guillemot. Il continua à faire la petite guerre jusqu'en 1802. Mais, une fois le concordat signé et la paix religieuse assurée, il se soumit avec la plupart de ses compagnons, refusant d'ailleurs la pension offerte par Bonaparte. En ce moment les gendarmes qu'il avait souvent trompés le surveillaient encore ; ils le signalaient comme fréquentant beaucoup les anciens prêtres réfractaires de Pluméliau et le soupçonnaient de machiner avec ceux-ci quelque nouveau complot. En réalité, il ne s'entretenait avec les prêtres que de théologie. Vicaire de Melrand en 1808, recteur de la même paroisse en 1810, il fut nommé recteur de Grand-Champs en 1818 et mourut en 1834.

Joachim prit de son oncle des leçons de français et de latin, mais sûrement aussi des leçons de courage et de dévouement. Ce qui ne l'empêchait pas d'observer autour de lui les choses et les gens :

*Tostig tra de Vlanoeh, é Korn parez Melrand
E kreiz er pradeu glas, é hes ur gomenant
E péhani é oé, gucharal, ur minour...*

Au bout de quelques années, il entra au Collège de Vannes. Ce Collège avait été tenu par les Jésuites jusqu'en 1763, ensuite par des prêtres du diocèse. Saccagé pendant la Révolution par les soldats de Hoche, il était maintenant relevé de ces ruines ; c'était même un établissement de grand renom, qui comptait parfois plus de cent élèves dans une seule classe. Tous ces élèves étaient externes et vivaient dans leurs familles ou dans des pensions. D'après M. Allanic, qui a écrit l'histoire du collège de Vannes, cette prospérité était due — en partie — aux grandes qualités d'administrateur du principal, M. Géanno, en partie au discrédit dont étaient frappés en Bretagne les lycées impériaux, enfin à ce fait que le collège était accepté comme petit-séminaire par l'autorité diocésaine : le collège de Sainte-Anne n'existait pas encore.

En mars 1815, Guillôme faisait sa troisième (sa quatrième peut-être) lorsqu'on apprit le retour de Napoléon puis la défection de l'armée. Grande fut la stupéfaction des écoliers. L'attitude provocante des vieux jacobins de Vannes, la substitution des aigles aux fleurs de lys sur la porte de la maison et jusque sur les décorations scolaires, les violences exercées sur un de leurs camarades portèrent leur exaspération au comble. Ils ne parlaient plus que de partir pour aller soulever les campagnes. Force leur fut d'attendre les campagnes elles-mêmes. En grand secret ils se procurèrent des armes et s'en allèrent tous les jeudis s'exercer à leur maniement derrière les buissons ou dans les clairières des bois. Puis, un mercredi soir, après la classe, éparpillés en petits groupes, ils sortent par toutes les portes de la ville pour se réunir, à la nuit tombante, en un château voisin. Ils étaient plus de trois cents ; les plus âgés avaient 20 ans ; les plus jeunes 15. Ils suivirent ensuite toutes les opérations de la petite chouannerie. Partout, dit M. Allanic (à Ste-Anne, à Redon, à Muzillac, à Auray), ils montrèrent une rare intrépidité. Les historiens se taisent sur les noms. Mais, après les *Cent-jours*, lorsqu'on voulut récompenser les plus méritants, le général commandant le département fit demander aux élèves de chaque classe de nommer celui de leurs condisciples qui avait montré le plus de bravoure. Dans l'une des classes, l'élu fut Joachim Guillôme de Malguénac : il reçut un lys d'honneur et une pension de cinquante livres, qu'il toucha jusqu'en 1830.

Vingt d'entre eux avaient été tués ; d'autres ne rentrèrent point.¹ Guillôme fut de ceux qui rentrèrent. Même son nom paraît sur le palmarès de l'année suivante pour un prix de thème latin et un prix de vers latins.

« Au terme de ses études classiques il entra au séminaire de Vannes, où la théologie devint pour lui une sorte de passion. » C'est M. Le Joubieux qui parle ainsi : « Nous nous rappelons l'avoir vu, à cette époque de sa vie, argumenter des heures entières avec une ardeur étonnante. Il avait pris goût aux *atque* et aux *ergo*, autant qu'il en avait eu autrefois pour les vers de Virgile et de Racine. »

Résumons brièvement sa carrière ecclésiastique. Ordonné prêtre au printemps de 1821, il est placé à Séné, où il restera jusqu'en 1838. C'est à Séné qu'il écrit *Imitation et Uirhiès* (une traduction) et sa *Grammaire française-bretonne* (1836), aussi maintes chansons assez malicieuses. — Vicaire à Pluvigner pendant cinq ans, (dernier vicaire), il est nommé en 1843 recteur de Kergrist. Il a bâti le presbytère actuel ; et c'est dans ce presbytère qu'il a écrit ses meilleures œuvres : *Liv er Labourer* (1849), et *Guerzeneu eid*

eskobti Guened (1857), sans parler de nombreux articles pour *Brediah er Fé*.

Partout où il a passé, M. Guillôme a exercé avec le plus grand zèle son ministère sacerdotal.

Nous avons entre les mains son sermon d'installation à Kergrist. Il y énumère tous ses devoirs de pasteur, qui sont : 1° de donner le bon exemple ; 2° d'instruire et de corriger ; 3° de s'employer au service de tous. A ce programme il a toujours été fidèle, et même, en dehors de sa paroisse, il a prodigué, dans bien des retraites et dans les missions, son cœur et son talent.

Partout aussi il a donné des leçons à des jeunes gens, qu'il envoyait ensuite terminer leurs études à Vannes ou à Sainte-Anne. Le nombre de ces élèves est considérable. Je veux en nommer quelques-uns : Doudo aîné, son neveu, frère du recteur de Langouélan ; Jégourel, recteur de Saint-Caradec ; Hémonic, recteur de Plumelin ; Le Mab, recteur de Caudan ; Picard, recteur de Nostang ; Baudet, recteur du Croisty ; Guillôme, vicaire à Bieuzy ; Hémonic, recteur de St-Gérand ; Doudo, recteur de Nostang ; Le Bris, maire de Kergrist.

La mort de Guillôme eut quelque chose de tragique comme celle de son oncle *Alexandr Bras*. Celui-ci était mort de violentes douleurs d'entrailles le lendemain d'un jour où il avait passé à Colpo et avait mangé, dit-on, d'un plat appâté par Hélène Jégado. Pourtant le fait de l'empoisonnement n'a pas été prouvé. Joachim Guillôme mourut aussi presque subitement. Écoutons encore M. Le Joubioux : « Le jour où il fut obligé de se mettre au lit pour ne plus se relever, il avait chez lui la *conférence* du Canton de Cléguérec ; il lut pendant trois heures un travail dont la conférence l'avait chargé ; il fit cette lecture, quoique dévoré par la fièvre et, quand il l'eut terminée, il pria ses confrères de l'exempter d'assister au dîner qu'il leur avait préparé. Pour lui, il alla chercher un repos qu'il ne devait plus goûter ici-bas. Quelques jours après, il paraissait devant ce Dieu dont il avait cherché, par ses œuvres de toute espèce à procurer la gloire ». Ce fut le 5 octobre 1857 : il avait 60 ans.

(A Suivre).



L'Abbé Joachim GUILLÔME

Par l'Abbé P. Le Goff (de Pontivy)

(Suite)

II. — L'ŒUVRE LITTÉRAIRE DE GUILLÔME

Le principal ouvrage de Guillôme est le *Liv er Labourer*. Disons tout de suite que ce n'est pas un ouvrage de tout point original : c'est une imitation ou si l'on veut, une adaptation des *Géorgiques* de Virgile. Ce dernier fut un créateur. On a dit que Virgile est le père, non seulement de la poésie champêtre, mais de toute poésie didactique. Guillôme eût été fâché de se voir appliquer un pareil éloge, il savait mieux que personne ce qu'il devait à son prédécesseur. Et cependant Guillôme n'est pas un simple traducteur : outre le mérite de ses beaux vers, il a son originalité fruste dans une notable mesure.

Ainsi il remplace les épisodes de Virgile par d'autres épisodes tout différents ou bien il les modifie dans un sens chrétien, et il arrive que ces inventions sont des plus agréables. Citons : *La Veillée d'Hiver*, le *Chant du Rossignol*, l'*Elage des bois de Kéronic*, la *Noce Bretonne*, le *Pèlerin de Carmès*. Pour ce qui est de l'enseignement agricole, l'auteur néglige les longs développements de Virgile sur la vigne et l'olivier pour s'attacher aux cultures bretonnes ; pomme de terre, avoine, mil, seigle et blé, pommiers, châtaigniers. Il faut bien reconnaître que dans les deux derniers livres l'imitation se fait plus étroite et tourne à la traduction. Mais ce n'est pas un reproche que nous faisons là. De tout temps il a été permis de traduire, et la traduction est toujours très utile. Plût au ciel que nous eussions plus de traducteurs des chefs-d'œuvre étrangers. Jusqu'à Guillôme nous n'aurons connu que des traducteurs de livres de piété. Lui est le premier qui ait appelé la langue bretonne à exprimer dans le domaine de l'art des idées générales et des préceptes d'ordre scientifique. Par là du moins il a été original, et a mérité tous nos éloges.

I

Comme Virgile, Guillôme a eu un double but : un but religieux et moral, puis un but utilitaire d'enseignement agricole. Parlons d'abord du but religieux et moral.

Le nom de *Dieu* est placé en tête du livre pour nous rappeler que c'est Dieu qui a imposé à l'homme la loi du travail et qu'il tient dans ses mains les moyens d'assurer ou d'entraver le succès de nos efforts. De là le devoir de le remercier et de le prier :

*Inouret Doué bmdé dré bedenneu gredus,
Ha pedair quch ér blai de goms er hortualeu
En ur bedein er seut graed en dro d'an parkeu.*

(I. 48).

Virgile a bien dit quelque chose de semblable. Mais le Dieu des chrétiens s'appelle le Créateur, le Père, le Très-Saint; il faut savoir l'honorer pour lui-même; il faut même l'aimer. Voilà qui le met à une distance infinie au-dessus de Jupiter.

Le laboureur lui offrira ses hommages matin et soir. Il ne manquera pas le dimanche d'assister au sacrifice, et il s'inspirera de l'exemple d'un Dieu qui a voulu souffrir et travailler afin de nous ouvrir le chemin d'un paradis meilleur que le paradis perdu. Quel crime de le blasphémer ou de traîner dans la poussière la bannière de N.-D. de Carmès ! La perte d'un rucher tout entier ne serait pas une suffisante punition...

Virgile prétend qu'on ne voit pas de *pauvre* à la campagne : *Nec doluit miserans in opem*. Guillaume y a vu beaucoup de pauvres. Mais il a vu aussi la charité sous les traits d'une vénérable châtelaine venir au devant d'eux et les accueillir avec honneur et affection. Aujourd'hui, la charité a trouvé de nouvelles méthodes d'actions. Et si Guillaume vivait de nos jours, il louerait certainement les œuvres sociales, les assurances sociales, à condition cependant que de ces institutions le cœur ne soit pas absent, car c'est le cœur qui crée la fraternité.

Le travail. Virgile ne se résignait pas, comme Lucrèce, à être vaincu par les éléments; mais effrayé par la difficulté de vivre, il ne voyait à l'hostilité de la nature qu'un remède: le travail acharné, *labor omnia vincit improbus et duris urgens in rebus egestas*. Ce qui peut se traduire: Peinez sans relâche ou mourez de faim. Guillaume a plus de confiance en celui qui a dit qu'il ne faut pas trop s'inquiéter de ce qu'on mangera le lendemain; mais il ne laisse pas d'inculquer lui aussi, la nécessité du travail:

Neuah n'hur bou nitra ma ne boeniamb ket....

et plus loin :

Reveint hué hus enta, hou forh ha hou pégel.

Ha hou pal ha hou soh ha dent luem hou rastel.

(II. 84).

Ce qui afflige Virgile, c'est la désertion des campagnes :

Nullus oratio

Dignus honos, squalent abductis arva colonis.

Ce chagrin, on le sent dans tous ses vers: c'est même ce qui les rend si attachants. Certes Guillaume n'avait pas sous les yeux un spectacle aussi déplorable. Mais il a pitié de ceux qui, séduits par le mirage des plaisirs, s'en vont vivre dans les villes, laissant derrière eux des biens aussi substantiels que les joies de la famille, la liberté, l'honneur, la religion.

Nen de quel doh biwein en hou ti ged inour

Kentoh cid bout é ker meüel pe skrivagnour ?

(II, 146).

Quant aux malheureux qui s'exilèrent de la Bretagne, ils mourront de chagrin :

Elsen en dud iouank, hemb monet d'ar brezel

E varw lies ged kai e kuita! Breh-Izel.

Ce serait le moment de se demander si Guillaume a été Breton jusqu'au *nationalisme*. Il ne semble pas. Qui donc alors était *nationaliste* ? S'il avait voulu opposer la Bretagne à la France, il n'aurait qu'à écrire un bel *éloge de la Bretagne* à l'instar de

l'éloge de l'Italie ; à faire l'inventaire de nos richesses et à montrer qu'on pourrait en Bretagne se passer de la France. La pensée ne lui en est même pas venue.

Il n'a pensé au contraire qu'à servir la France, même dans la guerre civile ; pour lui, le Roi et la France, c'était tout un. Et il pensait également que l'union de la Bretagne à la France était, comme tout mariage chrétien, indissoluble. S'il a exécré le Gouvernement de Louis-Philippe, il n'a pas conclu de ses griefs qu'il fallait se séparer, mais qu'il fallait préparer les voies à un régime plus chrétien. C'est l'idée qu'il exprime à la fin du premier livre, et qu'il répète dans une chanson de 1848 sur les foires de Pontivy :

*Neoah, o men Broïz, dalhamb, dalhamb, perpet
Rak, deustou d'hé miser, Franç nen de ket kollet.*

II

Nous avons à parler désormais d'un objet plus facile à apprécier : la science comparée de Guillaume et de Virgile.

Depuis un demi-siècle, l'agriculture a fait des progrès rapides, grâce à la chimie qui analyse et à l'industrie qui fabrique. Au temps de Guillaume l'agriculture était encore, à peu de chose près, ce qu'elle avait été dans l'antiquité ; mais l'antiquité avait beaucoup de pratiques que nous avons le tort de croire toutes récentes.

Virgile ne s'étend pas sur la confection du fumier (la matière n'était pas poétique) ; mais on s'aperçoit bien qu'il connaît ce qu'en écrit Varron : avoir dans toute ferme deux fosses murées, l'une pour le fumier frais, l'autre pour le fumier fait, le tout à l'abri du soleil, avec des arrosages fréquents. Guillaume est encore moins explicite que Virgile sur les soins à donner au fumier.

Sur la pratique de l'assolement, Guillaume n'a qu'une courte phrase : *Chanjel leh d'hous edeu*. Virgile est plus précis : « Semez l'épeautre doré là où vous avez récolté des légumes à la cosse tremblante, les graines menues de la vesce ou du lupin aux tiges frêles et bruissantes. » Caton va plus loin : il recommande d'enterrer le lupin en guise d'engrais vert.

Les anciens ne parlaient pas de phosphate ou de potasse ; mais ils connaissaient les vertus de la cendre qui renferme ces deux éléments ; et Virgile décrit, comme il sait décrire, l'opération de l'écobuage. En fait d'engrais chimiques, Guillaume conseille seulement pour le blé noir, *le noir animal*, une espèce de superphosphate provenant d'os calcinés.

Virgile attache de l'importance à l'irrigation et au drainage ; Guillaume ne touche pas cette question. Tous deux recommandent la sélection des graines.

Le deuxième chant du *Livr er Labourer* est consacré aux plantes et aux arbres. Ce n'est pas un traité d'arboriculture : il n'en a ni la précision ni l'étendue, Dieu merci ! Mais il prépare à l'étude de l'arboriculture : il en donne le goût.

Je ferai seulement une réflexion à propos du chêne que Virgile mentionne à peine et que Guillaume magnifie.

*En nerwen e zou mad ha d'hober arèriou
Ha de rein trestier aveid harpein hou ti
Hag er hoedaj rekis eid sewel el lestri
Hag é pad er filaj, é kalan er gouïan
Guëen aral erbet ne hrei quel koahad tan.*

Tout cela fut vrai. Mais nous ne bâtissons plus pour des siècles. A quoi bon ? Nos héritiers seront peut-être obligés, pour sauver une partie de l'héritage, de vendre les maisons que nous aurons construites ; alors nous bâtissons à moins de frais.

Puis ne voit-on pas le bois céder la place au fer, non seulement dans les navires, les voitures et les ponts, mais dans l'outillage, et les constructions agricoles ? — Quant au chauffage, il n'y a plus que les financiers et les agriculteurs à se chauffer de ce bois-là : les bourgeois et les députés se contentent de houille et d'anthracite.

Par contre, les bois blancs sont demandés aujourd'hui par toutes sortes d'industries, en particulier par la papeterie. Dans le voisinage des villes, ou seulement des gares, il y aurait profit à cultiver des essences qui pour Guillaume sont inexistantes. Ne pas trop craindre les innovations. Si l'on n'avait jamais innové, nous n'aurions actuellement ni le cerisier, ni le châtaignier, ni même le pommier.

Il est sûr pourtant que le sol de la Bretagne convient admirablement au chêne. Si le chêne est devenu un bois de luxe, on peut s'en consoler en pensant que le goût du luxe existera encore longtemps et que, dans l'avenir, le chêne devenu plus rare sera aussi plus rémunérateur.

Chant troisième. — A l'époque où écrivait Guillaume, toute une école de zootechnie, celle de Gasparin, enseignait qu'il fallait acclimater en France la race bovine de Durham et créer par des croisements judicieux de nouvelles races françaises. Il y eut de l'engouement, et ensuite des déceptions. L'on vit les prétendues nouvelles races retourner au type primitif, et l'on s'aperçut que le mieux était de s'en tenir aux races locales, sauf à les améliorer. Guillaume a donc donné un bon conseil à ses compatriotes en les détournant d'aller acheter leur bétail en Vendée ou en Poitou. Encore est-il bon de savoir que plusieurs races françaises doivent leurs qualités à un sang étranger ; le produit premier d'un croisement avec le Durham est avantageux pour la vente à la boucherie ; et qu'enfin, dans le voisinage d'une laiterie, on peut se trouver très bien de l'adoption d'un cheptel normand.

Guillaume parle de l'élevage du cheval de cavalerie, et, chose étonnante ! il ne dit rien du bon *trait* breton, cette bête si ardente au travail, et si docile. Virgile, lui, n'avait à s'occuper que du cheval de guerre, la plupart des travaux agricoles étant exécutés de son temps au moyen de bœufs. Guillaume, lui, est moins excusable ; mais il rachète son oubli par la beauté de la description. Lisez-la.

L'apiculture est un art spécial et où l'observation est assez difficile. Il ne faut donc pas s'étonner que, sur le fait des abeilles, les anciens soient tombés dans un certain nombre d'erreurs. Aujourd'hui l'on sait que la ruche comprend trois sortes d'individus : 1° une femelle, appelée la *reine*, 2° un certain nombre de mâles, appelés *faux bourdons*, 3° un effectif très nombreux d'*ouvrières*, qui sont des femelles avortées. Virgile, qui croit comme tous les anciens à la génération spontanée des abeilles, met à la tête de la ruche un roi (non une reine), sous ses ordres des citoyens en très grand nombre (non des citoyennes) ; quant aux faux bourdons, il n'y voit que des étrangers en maraude. Guillaume reconnaît une reine ; mais il semble que pour lui les faux bourdons soient des femelles (*governesses*) et les ouvrières des mâles. Voici ses vers :

*Er gurein e zou guerh, hag é tal ur vestrez
Ne golant ket amzer e kanderhel er lez.
N'en des nameid er vam hag er gorerezed
E tesow ré vihan hag é lakat er bed.*

A la suite de Virgile, il décrit les combats imaginaires des reines dans les airs ; il répète que pour s'équilibrer les abeilles portent des graviers dans leurs pattes, confondant les abeilles maçonnes avec les abeilles domestiques ; il mentionne tout juste le massacre des abeilles, mais sans décrire ni en donner la raison. Décidément, à côté du *Liv er Labourer*, il faudra avoir sur son bureau les études de Billiard, de Mœterlinck, d'Eugène Erard. On y trouvera une science plus sûre, en même temps que beaucoup de poésie.

III

Venons-en à la poésie de Guillôme. Lui qui vivait au milieu des romantiques, a-t-il été touché par le romantisme ?

Un poète romantique n'eût pas manqué d'exploiter le côté poétique de la liturgie chrétienne ; il eût dit les rogations aux champs, la procession de la Fête-Dieu à travers ces blés qui fourniront l'hostie, l'enterrement, la pauvre fille, que sais-je ? l'angélus du soir et la flèche de l'église semblable à un doigt levé vers le ciel.

Un poète romantique n'eût pas réservé pour un *Recueil de cantiques* ses effusions lyriques. Réfractaire à la distinction des genres, il eût introduit au milieu de ses leçons agronomiques un *Cantique du Soleil*.

Plus hardi que Guillôme, il eût exalté cette beauté plus haute du christianisme : l'héroïsme des martyrs. A la fin du premier livre, Guillôme a touché à la Révolution française ; c'était l'occasion de glorifier les modernes martyrs ; prêtres et religieux exilés ou mis à mort pour avoir refusé un serment schismatique, simples fidèles coupables d'avoir recélé un prêtre, d'avoir assisté à la messe, de moins encore, et exterminés par tous les moyens : la guillotine, les balles, l'eau. Guillôme n'a rien dit de ces choses. Pouvait-il en parler ? Je ne sais. Mais il semble avoir senti cette lacune : on dit qu'à la fin de sa vie il songeait à écrire un poème dans le genre des *Martyrs*, de Chateaubriand.



Le sentiment de la nature à quel degré le trouve-t-on dans l'œuvre de Guillôme ? Certes il n'en est pas absent. Ecoutez plutôt ces vers adressés au rossignol qui chante dans le feuillage :

*Estig, en hou puché avel en hun hani,
A hui e gav chué ankin ha melkoni ?*

et ceux-ci à propos du plant de pépinière qui n'aime pas changer de terrain :

*Elsen hou tud iouanc, hemb monét d'er brezel,
E varw lies ged kai é kuitat Breh-Izel.*

Le poirier lui paraît tout semblable à une jeune novice, perdue dans son voile blanc le jour de sa profession. Quant au pommier voici ce qu'il en dit :

*Méz haval doh ur verh, é kreiz hé brawité,
Kampenet pen d'é ben en dé kaer me timé,
En avalen arlerh e sau huel hé fen,
Goarniset a zél glas, a vleu ru, a vleu guen.*

Malheureusement les passages de ce genre sont trop rares ; et nous n'observons pas chez Guillaume la tendance habituelle de Virgile à prêter aux animaux et aux plantes des sentiments humains. Chez Virgile, le mérite des travaux appartient pour une part égale aux bœufs et aux hommes, *homi numique boumque laborem*, — les chiens et les pourceaux prennent part à la joie de leur maître, — les oiseaux ont des noms propres (l'alouette s'appelle Scylla, l'épervier Misus), — le jeune plant de laurier se réfugie à l'ombre de sa mère, — et le sauvageon greffé s'étonne de ses feuilles et de ses fruits qu'il ne reconnaît pas.

Ces métaphores et ces personnifications ne se retrouvent pas chez Guillaume : elles paraissent contraires au génie de la langue bretonne.

A plus forte raison ne trouve-t-on pas chez lui cette sympathie universelle qui s'étend jusqu'aux astres du ciel. Virgile connaît toutes les constellations et leurs fonctions particulières : le Taureau qui ouvre l'année avec ses cornes dorées, la Balance qui égalise les jours et les nuits, les Hyades qui versent la pluie, et la Lune qui décide du temps.

Voici encore un passage de Virgile que Guillaume n'a pas osé traduire :

« Heureux, dit le poète latin (non sans ironie), celui qui croit connaître les causes dernières des choses et qui, fier de sa science, essaie de fouler aux pieds la crainte de l'avare Achéron. Mais combien plus heureux celui qui connaît les Dieux champêtres, Pan et le vieux Silvain et les nymphes qui sont sœurs ! » « Oh ! que ne suis-je dans les plaines qu'arrose les Sperchius ! Oh ! qui pourrait me fixer dans les fraîches vallées de l'Hémus et me couvrir de l'ombre immense que donnent les rameaux des bois ! »

De pareils cris n'échapperont pas à Guillaume, car lui n'est pas un homme à la recherche du bonheur ; ce n'est pas un rêveur et un mélancolique : il est très mêlé aux choses de la vie, c'est un laborieux et un combatif.

Guillaume reprend l'avantage quand il s'agit de conter les prouesses des fées et des korriganes : tel le fait qui se serait passé au village de Kermiton en Grand-Champ (le village au moins est bien authentique). Les romantiques aimaient aussi les contes fantastiques. Mais Guillaume n'a pas eu besoin de s'inspirer d'eux pour nous servir. De tout temps, les Bretons ont possédé un trésor d'histoires merveilleuses. Ce qui ne veut pas dire qu'ils croient à ces histoires comme à l'Evangile. Le ton badin de l'auteur indique bien qu'il s'agit d'un conte pour rire et rien de plus.

(A suivre).





L'Abbé Joachim GUILLÔME

Par l'Abbé P. Le Goff (de Pontivy)

(Suite et Fin)

Guillôme est en somme un classique par la tournure de son esprit. Il est classique aussi par la facture de son vers, je veux dire qu'il est fidèle aux vieilles règles de la versification française :

Que toujours, dans vos vers, le sens occupe les mots... Le vers latin est plus souple plus varié dans ses repos, ce qui lui permet de mieux peindre la vie, qui est toute mobilité et diversité. Comparez à cet égard dans les deux poètes la description du cheval mourant. Le vers de Virgile reproduit les convulsions de l'animal, ses abattements, ses gémissements et ses dernières trances. Chez Guillôme le cheval meurt en cadence au rythme des hémistiches. Evidemment ce n'est pas la faute du poète si le vers français et breton est constitué autrement que le vers latin. Mais cependant on admet que les lois de Boileau ne vont pas sans exception. M. J.-M. Mary dans *Foer Vériadek* et M. Le Bayon dans ses drames ont donné d'heureux exemples d'enjambements, et de césures irrégulières. M. Guillôme ne connaît guère que la règle.

Au reste on ne saurait trop louer dans les vers de Guillôme leur harmonie, et leur douceur. Peut-être que le dialecte vannetais est pour quelque chose dans ces qualités, car les consonnes y sont moins articulées, et les accents coïncident avec ceux de l'alexandrin. Guillôme veille aussi à éviter *des mauvais sons le concours odieux*, il dira par exemple : *a ou goug*, et non pas *ag ou goug*.

A la douceur son vers joint la fermeté : il est plein, sans vide ni remplissage. Comparez-le à celui de mauvais faiseurs. Ici le plâtras, là c'est la pierre de taille ; je devrais dire le marbre, car ce vers a aussi de la noblesse et de l'éclat.

LA LANGUE

Parlant du breton de M. Guillôme, M. Le Joubioux écrit ceci :

— « Il avait traduit en breton des livres de piété, il avait fait des cantiques bretons. C'était avoir beaucoup travaillé pour réussir très peu. Son insuccès s'explique aisément : il marchait dans l'ornière où nos auteurs se traînaient depuis un siècle. Lui aussi souillait son breton d'une foule de mots français, d'où il résultait un affreux mélange de ces deux belles langues, mélange auquel on ne sait plus quel nom donner : ce n'est plus du français et ce n'est pas du breton.

« Nous fûmes assez heureux pour faire sortir Guillôme de cette voie. Nous connaissions les travaux de MM. Le Gonidec, Brizeux et de la Villemarqué ; nous lui prêtâmes leurs livres ; c'en fut assez, la carrière était ouverte devant lui, il y entra et il l'a parcouru

avec un éclat incomparable. C'est probablement le plus grand poète breton qui ait paru jusqu'ici. » (*Revue de Bretagne et de Vendée*, 1857).

Donc M. Guillôme épure la langue bretonne en excluant des mots insolemment français. Il en admet un certain nombre qui ont leurs excuses : *compozein*, *jardrin*, *jaméz*, *chuéjein* ; et même un autre qui n'est absolument pas excusable : *triet*, au lieu de *diforhet*. Ce mot doit venir de Séné, où ne manquent sans doute pas les trieurs de poissons.

D'autre part il a mis en circulation non seulement une foule de mots techniques, qui, pour la première fois, font leur apparition dans les livres, mais beaucoup d'autres mots exprimant des idées communes et qui commençaient à tomber en désuétude : *Seui* (et non pas *kiriz douar*), *stadiet*, *devadi*, la brebis, *doar amur* (terre propre à la végétation), *kentrat*, *dizeret* (de éreïn ou néréïn, *pullu-lu*), *enebour*, *skrivagnour*, etc.

Ici et là on pourrait faire quelques critiques. Ainsi *teren* (ou *diren* lame) est un mot bien fait pour signifier rayon de miel, mais paraît impropre appliqué aux rayons du soleil. — Je ne crois pas qu'on puisse dire : *en evr ag en amzér* : il y a confusion entre *er* air, et *ebr*, nuages. — *Sapin* en breton répond au mot français *pin* ; et *kokroézen* au mot français *sapin* : il y a là en vannetais une cause perpétuelle d'équivoque. — Guillôme emploie *terhoed* (*taro-hed*) pour dire un essaim en général, *un taul gurein* ; il ne fait pas attention que *terhoed* signifie le grand essaim, le second, et que le premier s'appelle *kent-hed*, le troisième *losthed*.

Il aurait pu emprunter un peu plus de mots aux dialectes voisins : tout ce qui est breton est nôtre. Mais il a été sur ce point très réservé. Je ne trouve chez lui que *gouziek*, qui est moins bon que *gouiek* ; *goulten* (fanon de bœuf) qu'il a préféré à *kollet* bien que ce soit au fond le même mot français ; et puis *goaskel* à côté de *presuer*.

Il a moins emprunté encore de formes grammaticales ; il n'a même rien emprunté en ce genre. Il écrit le vannetais tel qu'on l'écrivait de son temps dans *Brediah er Fé*. On ne parlait pas encore du rapprochement des dialectes. On en parle aujourd'hui. Mais la question est délicate ; puis elle n'est pas de la compétence du grand nombre ; elle demande la connaissance de la grammaire historique et comparée, d'autres conditions encore... Un mot de l'orthographe de Guillôme.

En 1845, Guillôme avait encore l'orthographe usuelle de ce temps-là comme on peut le voir par le manuscrit de son sermon d'intallation à Kergrist. En 1844 paraît le livre de M. Le Joubioux, *Doué ha mem Bro*. L'orthographe nouvelle se dessine, le *k* remplaçant *c* et le *g* dur représenté par *gh*. En 1847, le *Liv' er Labourer* est presque terminé, et M. Le Joubioux en présente deux fragments aux lecteurs de *Brediah er Fé* ; c'est déjà l'orthographe définitive du livre tel qu'il sera imprimé : *g* toujours dur, et *w* figurant *u* consonne. — Pendant trente-cinq ans, cette orthographe fut refusée par tous les écrivains vannetais ; crainte sans doute de déranger les habitudes du peuple, faute aussi peut-être de connaître Le Gonidec, Brizeux, etc. — On y est revenu en 1893, en la modifiant quelque peu : *u* consonne est figuré aujourd'hui par *ù* accentué, et les prépositions à suffixes sont écrites en un seul mot : *genéin*, *avcidomb* comme les verbes dans leur conjugaison.

IV

On a dit du livre de Guillôme ce qui a été dit du livre de Virgile, qu'il n'est pas allé à son adresse, qu'il n'a pas été lu par les laboureurs. Ceci est peut-être vrai, si l'on parle des simples laboureurs. La nouvelle orthographe rendait la lecture difficile, et peut-être aussi la lectrice de la maison préférait pour les veillées, à un livre un peu profane, un *Mois de Marie* ou la *Vie des Saints*. En tous cas, *Livr er Labourer* a été lu par tous les lettrés : clercs, prêtres, amateurs de breton, compositeurs de vers. Dans cette dernière catégorie il y a quelqu'un sur qui l'influence de Guillôme n'est pas contestable : c'est M. Cadic, recteur de Bieuzy. Dans un recueil assez long intitulé *En Est*, il complète le premier chant du *Livr er Labourer* en décrivant les récoltes variées du pays et les industries qui s'y rapportent. Le fond est intéressant et très personnel ; la forme n'est pas parfaite.

Vers le même temps un écrivain du dialecte trégorrois, M. Charles Guennou demandait à la famille Guillôme, par l'intermédiaire de M. Hémonic, recteur de Saint-Gérard, l'autorisation de traduire en son langage le *Livr er Labourer*. L'autorisation fut accordée. Et voici que Guennou, après avoir traduit le livre de Guillôme, traduisit à la suite le recueil de M. Cadic, le croyant du même auteur. On dit que M. Cadic ne se plaignit point.

La publication de Guennou valut à l'auteur une lettre de l'évêque de Moulins, Mgr Dubourg, dont il faut donner un extrait :

— « Si j'avais eu l'honneur d'exercer mon ministère pastoral dans l'un des diocèses bretons, j'aurais chaleureusement engagé les prêtres et les fidèles à se procurer votre ouvrage, et je l'aurais fait distribuer dans une large mesure comme livre de prix au catéchisme et à l'école libre. Votre livre, en effet, ne peut qu'être très utile à nos compatriotes, à tous les points de vue ; au point de vue agricole, en les initiant à des méthodes de culture qui, malgré les perfectionnements modernes, sont encore précieuses et toujours actuelles ; au point de vue chrétien, en élevant leur âme vers Dieu, grâce à ce souffle pieux qui court à travers toutes vos pages ; un point de vue du patriotisme local en les attachant davantage à leur profession de laboureurs trop souvent aujourd'hui désertée et à notre belle langue celtique que vous avez trouvé le secret de rendre claire, lumineuse et intelligible à tous ».

La conclusion de tout ceci, c'est que le *Livr er Labourer* mérite une nouvelle édition. La première édition est de 1849. Une partie des exemplaires contient, en regard du texte, une traduction française, œuvre de M. Le Joubioux ; le reste ne présente que le texte breton. En 1923, M. Séveno a donné un texte abrégé et remanié à l'usage des jeunes séminaristes. Le moins qu'on puisse dire est que ce travail ne satisfait pas. Par ailleurs, si l'édition désirable n'est pas encore possible, à l'heure qu'il est, il est permis de la préparer.

Errata. — Dans le N° 32, p. 142 et ss. au lieu de *originalité fruste*, lire *originalité propre* ; au lieu de *nullus oratio*, lire *nullus aratro* ; au lieu de *Misus*, lire *Nisus*.

